



Entre tradition et innovation :

La représentation de la violence et de ses effets traumatisants
dans *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell

Angelika Groß (Osnabrück)

HeLix 16 (2024), p. 114-129. doi: 10.11588/helix.2024.1.101875

Abstract

In contemporary literature, we cannot but notice a certain tendency to narrative as well as thematic transgressions and Jonathan Littell's novel *The Kindly Ones* (2006), can be cited as an example par excellence. The reader finds himself face to face with an autodiegetic narrator who presents the story as his biography, but also as a historical novel and first and foremost as a testimony in the tradition of the literature of the Shoah but adopting the perpetrator's perspective. Littell takes up traditional literary genres such as the ones mentioned above and modifies or deforms them and – most notably – combines them, producing a complex text based on narrative as well as thematic transgressions situated in the context of the Second World War which pushes the limits of what is considered culturally acceptable as well as spatial or temporal limits. The present contribution investigates this oscillation between tradition and innovation, focusing on the representation of violence and its traumatising effects as well as the marks left in the text.

All rights reserved. Dieser Artikel ist urheberrechtlich geschützt. Alle Rechte vorbehalten. Die Weiterverwendung des hier bereitgestellten Artikels ist ohne die ausdrückliche Genehmigung von HeLix (und/oder des/der Verfassers/in) nicht gestattet.

Entre tradition et innovation

La représentation de la violence et de ses effets traumatisants dans *Les Bienveillantes* (2006) de Jonathan Littell

Angelika Groß (Osnabrück)

Dans la littérature contemporaine se dessine depuis quelques années une tendance à la transgression, autant au niveau narratif qu'au niveau thématique, qui se manifeste dans plusieurs genres littéraires. Comme plusieurs études l'ont déjà souligné, la violence aujourd'hui représente un phénomène global qui prend des formes influencées par les contextes socio-culturels, politiques et historiques ainsi que des formes subjectives et collectives.¹ Au niveau formel, cette tendance à la transgression signale une rupture avec les traditions littéraires, comme le mélange de genres ou les romans fragmentés.

Le roman *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, publié en 2006 chez Gallimard et Prix Goncourt de la même année, présente à travers un parcours de la Seconde Guerre mondiale une variété de situations marquées par la violence. Il aborde de front la question de savoir comment parler de cette expérience horrible et des traumatismes subis : comment affronter ce passé et cet engrenage de la violence ? Pourtant, il est important de souligner qu'il ne s'agit pas d'un roman tout à fait typique de la littérature de la Shoah, littérature centrée sur les expériences des victimes, riche de trois générations différentes d'auteurs qui affrontent ce sujet dans des œuvres (auto)biographiques, testimoniales, historiques ou dans le cadre de récits fictifs, parmi lesquels on compte Jorge Semprún, Patrick Modiano ou Soazig Aaron, entre autres. Au contraire, c'est la perspective du bourreau, celle d'un officier SS cultivé, homosexuel, intellectuel, franco-allemand et entretenant une

¹ Cf. par exemple RUEDA, *La Violencia y sus huellas*.

relation incestueuse avec sa sœur jumelle qui est ici adoptée. C'est Maximilian Aue, le protagoniste du récit, qui nous raconte sa version des faits et son histoire en tant que narrateur autodiégétique. Et ce sont également ses traumatismes qui seront au cœur de cette étude. J'aimerais néanmoins souligner qu'il ne s'agit pas d'excuser les bourreaux ni de nier les faits et les événements tragiques, mais bien plutôt d'envisager les effets de la violence pas seulement sur les victimes, mais aussi sur les bourreaux, jusqu'à présent laissés à l'écart. Le but est d'appréhender les stratégies d'un *coming-to-terms*, c'est-à-dire les stratégies d'assumer le passé et d'apprendre à vivre avec. Les transgressions abordées dans cette étude ne constituent pas seulement des ruptures de limites légales, morales, éthiques ou formelles ; elles ne remettent pas seulement en question la perspective tabouisée du bourreau dans la littérature de la Shoah : elles aboutissent aussi à une reconfiguration des formes littéraires et relèvent d'une prise de conscience de la question de la mémoire, prenant acte de la tentative d'en parler et d'en discuter.² Cette étude se situe donc dans le cadre des études culturelles, plus exactement au croisement des études de la violence et du trauma (du bourreau) et des études littéraires. Le roman *Les Bienveillantes* a déjà été l'objet de plusieurs études, autant culturelles que littéraires et historiques,³ et sa réception a été assez critique et a donné lieu à plusieurs controverses, portant surtout sur la perspective choisie, celle d'un officier SS, pour raconter la Seconde Guerre mondiale et la Shoah.⁴

² Par rapport à la littérature de la Shoah, voir MCGLOTHLIN, « Narrative Perspective and the Holocaust Perpetrator », 160.

³ Il existe déjà plusieurs monographies, volumes et articles traitant des différents aspects des *Bienveillantes*, voir par exemple BARJONET / RAZINSKY (éd.), *Writing the Holocaust Today* ; CLEMENT (éd.), *Les Bienveillantes de Jonathan Littell* ; HUSSON, *Les Complaisantes* ; KOPPFELFELS, *Schwarzer Peter* ; LEMONIER, *Les Bienveillantes décryptées*.

⁴ Concernant les débats sur l'adoption d'une narration autodiégétique, témoin de la Shoah et de la Seconde Guerre mondiale mais du point de vue des bourreaux, voir par exemple BOHRER, « Der Skandal einer Imagination des Bösen » ; GARNETT, « Official Stories ? » ; GOLSAN, « *Les Bienveillantes* et sa réception critique » ; GRETHLEIN, « S.S. Officers as Tragic Heroes ? » ; HUTTON, « Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* » ; LACOSTE, *Séductions du bourreau* ; RASSON, « Quand le nazi parle contre lui-même » ; RAZINSKY, « Not the Witness We Wished For » ; SULEIMAN,

Cette analyse les prend comme point de départ pour éclairer dans un premier temps les notions de « violence » et de « trauma » avant de se concentrer sur la représentation de la violence et de ses effets traumatisants dans *Les Bienveillantes* ou – formulé autrement – de l’engrenage de la folie qui hante le narrateur – et, à travers lui, le lecteur.

« Violence » et « trauma (du bourreau) »

Quand on pense à la Seconde Guerre mondiale – et à d’autres conflits d’aujourd’hui –, c’est le mot « violence » qui surgit immédiatement, dans ses différentes formes, défini comme suit par Popitz :

[...] eine Machttaktion, die zur absichtlichen körperlichen Verletzung anderer führt, gleichgültig ob sie für den Agierenden ihren Sinn im Vollzug selbst hat (als bloße Aktionsmacht) oder, in Drohungen umgesetzt, zu einer dauerhaften Unterwerfung (als bindende Aktionsmacht) führen soll.⁵

Pourtant, il faut bien distinguer différentes formes de violence permettant de situer les situations d’actions violentes dans leurs contextes et de mieux comprendre ceux-ci.⁶ Cela fait plusieurs siècles que l’on observe qu’avoir vécu des événements menaçants provoquaient des souffrances, mais de tels traumas sont longtemps restés mal (re)connus et mal diagnostiqués.⁷ Ainsi, les soldats souffrant de maladies psychiques qu’on diagnostiquerait aujourd’hui comme des troubles post-

« Quand le bourreau devient le témoin » ; THEWELEIT, « On the German Reaction to Jonathan Littell’s *Les Bienveillantes* ».

⁵ « [...] une action de pouvoir, qui mène à une blessure corporelle intentionnelle d’autres personnes sans qu’il importe si pour l’acteur l’action a un sens dans l’exécution elle-même (en tant que pouvoir d’action pur) ou si, sous forme de menaces, elle doit mener à une soumission permanente (en tant que pouvoir d’action ferme) » (POPITZ, *Phänomene der Macht*, 48, traduction par A. Groß).

⁶ Voir à ce sujet par exemple FELDMANN, *Formations of Violence*; GUDEHUS / CHRIST (éd.), *Gewalt*; HÜGLI / KÜCHENHOFF / MÄDER (éd.), *Gewalt*; HEITMEYER / HAGAN (éd.), *Internationales Handbuch der Gewaltforschung* ; HEITMEYER / SOEFFNER (éd.), *Gewalt* ; KOLOMA BECK / SCHLICHTE (éd.), *Theorien der Gewalt*.

⁷ Cf. MAERCKER, « Symptomatik, Klassifikation und Epidemiologie », 14.

traumatiques étaient traités comme s'ils souffraient d'une névrose, traitement insuffisant et non pertinent.⁸ Pendant et après la Seconde Guerre mondiale, ces troubles psychiques n'ont pas seulement touché les soldats, mais aussi les survivants des camps de concentration. Ces troubles n'avaient pourtant pas encore de nom, à part celui de « névrose ». Ce n'est qu'à partir de 1980, après la guerre du Vietnam, qu'on parle de troubles ou désordres post-traumatiques (*Post-Traumatic Stress Disorder*, en bref *PTSD*) et qu'on inscrit le diagnostic de « trauma » et de « troubles post-traumatiques » dans le *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* de la American Psychiatric Association.⁹ Mais qu'est-ce exactement qu'un trauma ?

La notion « trauma » vient du grec et veut dire « blessure » ou « plaie » en général ; aujourd'hui, cette notion est surtout utilisée pour désigner une blessure psychique provoquée par une action violente.¹⁰ Pourtant, il est important de souligner que toute action violente n'entraîne pas systématiquement un trauma. Il s'agit au contraire d'une réaction tout à fait individuelle face à des pressions ponctuelles ou permanentes qui dépassent les possibilités de l'individu affecté à les surmonter.¹¹ De telles situations peuvent être, entre autres, des expériences de guerre, de capture et de torture, mais aussi des catastrophes naturelles ou causées par l'homme. De plus, il faut faire une distinction entre les traumas causés par l'homme et les traumas accidentels, entre les traumas de courte ou de longue durée.¹² Après avoir vécu une situation qui dépasse les mécanismes du *coming-to-terms* de l'individu affecté, le traumatisé manifeste plusieurs symptômes typiques causés par la tentative ultérieure d'assumer l'événement traumatisant, désignés comme des symptômes post-traumatiques. Dans le cas de *PTSD*, l'expérience vécue ne peut pas être intégrée dans la trame d'autres souvenirs autobio-

⁸ Cf. SEIDLER, « Einleitung », 7.

⁹ Cf. MAERCKER, « Erscheinungsbild, Erklärungsansätze und Therapieforschung », 4.

¹⁰ Cf. FISCHER / RIEDESSER, *Lehrbuch der Psychotraumatologie*, 19.

¹¹ Cf. *ibid.*, 19 ; EHLERT-BALZER, « Trauma », 962 ; HECKER, « Posttraumatische Belastungsstörung », 1304 ; LORKE, « Traumatheorie », 1726.

¹² Cf. MAERCKER, « Erscheinungsbild, Erklärungsansätze und Therapieforschung », 5.

graphiques. Par contre, des déclencheurs ou *stimuli (triggers)* font surgir des séquences isolées dans la conscience de la personne traumatisée de façon involontaire et incontrôlée. Selon Martin Ehlerl-Balzer, il s'agit surtout d'une répétition maniaque de la situation traumatisante, par exemple dans des *flashbacks* involontaires ou dans des rêves ou plutôt des cauchemars.¹³ Comme le souligne aussi Beate Lorke, c'est par la répétition incessante de l'événement traumatisant qu'à long terme ce même événement cesse d'être un événement enduré passivement et commence à être un événement produit activement, ce qui aboutit, selon elle, à une stabilisation des fonctions antérieurement affaiblies du « Je ».¹⁴ Les personnes concernées manifestent souvent d'autres effets physiques secondaires, des troubles de somatisation, comme des problèmes cardiovasculaires ou gastro-intestinaux.¹⁵ Pour diagnostiquer des troubles post-traumatiques selon le DSM-5, on applique un système de huit catégories différentes qui prennent en considération dans un premier temps l'événement traumatisant en tant que tel et la manière dont la personne concernée l'a vécu et, dans un deuxième temps, les symptômes d'intrusion déjà mentionnés. La troisième catégorie traite des symptômes d'évasion et de prévention d'un nouveau contact avec des *stimuli* associés à l'événement traumatisant vécu, c'est-à-dire des symptômes de refoulement. La quatrième catégorie se concentre sur des symptômes reflétés dans des changements négatifs de cognition et d'humeur, alors que la cinquième catégorie se focalise sur des changements d'état d'énergie ou d'agitation. Enfin, les dernières catégories classent les troubles selon leur durée, en excluant des troubles causés par exemple par des médicaments.¹⁶

Les traumatismes et les séquelles de situations violentes occasionnent souvent des lapsus ou des ruptures de mémoire, c'est-à-dire qu'il est impossible pour la personne affectée d'établir une certaine continuité

¹³ Cf. EHLERT-BALZER, « Trauma », 962-963.

¹⁴ Cf. LORKE, « Traumatheorie », 1727.

¹⁵ Cf. MAERCKER, « Symptomatik, Klassifikation und Epidemiologie », 30 ; SCHMIDT, « Somatisierungsstörung », 1568.

¹⁶ Pour des informations plus détaillées, voir la page web de l'European Society for Traumatic Stress Studies (ESTSS): (a): « ICD 10 PTSD », s.p. ; (b): « Learn about Trauma », s.p.

entre le passé et le présent, ce qui peut aussi aboutir à une mise en question de l'identité¹⁷ et à une inaccessibilité de l'expérience vécue.¹⁸ En fait, les études psychologiques du trauma soulignent que le plus souvent, l'événement traumatique est refoulé ou nié et se manifeste seulement quelque temps plus tard, après une période de latence,¹⁹ ce qui fait du trauma une « *narrative of belated experience* » selon Cathy Caruth.²⁰

Jusqu'à présent, on s'est surtout concentré sur les troubles post-traumatiques des victimes, mais récemment, des études ont aussi porté de l'attention sur les troubles post-traumatiques des bourreaux, nommés *Perpetration-Induced Traumatic Stress* (en bref *PITS*). Nous renvoyons notamment à l'étude de Rachel MacNair de 2002. Dans le cas de *PITS*, on ne prend pas en considération l'expérience d'une action violente subie par la victime mais l'expérience d'appliquer une telle action violente à une autre personne, c'est-à-dire de « causing death or severe harm to another ». ²¹ Pourtant, les symptômes du *PITS* sont, selon MacNair (2002), plus au moins identiques à ceux du *PTSD*. Il est néanmoins important de différencier troubles post-traumatiques des victimes et ceux des bourreaux dans le contexte des *Bienveillantes*, comme on le verra dans la deuxième partie de cette étude.

Violence et trauma(s) dans *Les Bienveillantes* : la folie et la captivité du narrateur et du lecteur

Les Bienveillantes est divisé en sept chapitres qui portent des titres de mouvements de danses du XVIII^e siècle :²² « Toccata », « Allemand I et II », « Courante », « Sarabande », « Menuet en rondeaux », « Air » et « Gigue », qui s'enchaînent l'un après l'autre après la brève introduction du chapitre « Toccata » pour emporter le lecteur dans l'histoire de Max

¹⁷ Cf. LA CAPRA, *History and Memory after Auschwitz*, 8-9.

¹⁸ Cf. ANASTASIADIS, « Transgenerational Communication of Traumatic Experiences », 7.

¹⁹ Cf. *ibid.*, 6-7.

²⁰ CARUTH, « Introduction », 7.

²¹ GREEN, « Defining Trauma », 1638.

²² Cf. BRIAND, « Max aux enfers », 89.

Aue, narrateur autodiégétique, officier SS impliqué dans les horreurs de la Seconde Guerre mondiale.

Le roman s'ouvre sur une phrase qui a suscité des remous : « Frères humains, laissez-moi vous raconter comment ça s'est passé ». ²³ Cette phrase introduit directement le narrateur autodiégétique dont on n'apprendra le nom que plus tard. En fait, ce narrateur assume dès le début le statut d'un témoin qui se considère partie prenante de la collectivité, c'est-à-dire qui, d'une certaine manière, s'identifie avec le lecteur et la collectivité à laquelle il appartient. Ainsi déclare-t-il : « Je suis un homme comme les autres, je suis un homme comme vous. Allons, puisque je vous dis que je suis comme vous ! » (30). Pourtant, après quelques phrases, le lecteur attentif se rend compte qu'il y a un certain problème : le narrateur n'est pas tout à fait « normal », il appartient au camp des bourreaux, un groupe auquel on préfère ne pas s'identifier en niant toute forme de similarité. Le narrateur en est bien conscient et essaie – par une stratégie de *captatio benevolentiae* – de convaincre le lecteur qu'il n'a rien fait de mal et qu'il est lui-même une victime car « [d]ans un État comme le nôtre, les rôles étaient assignés à tous : Toi, la victime, et Toi, le bourreau, et personne n'avait le choix, on ne demandait pas le consentement de personne, car tous étaient interchangeables, les victimes comme les bourreaux » (101). La connaissance du contexte et du rôle du narrateur en tant qu'officier SS complexifie le processus d'identification. De plus, l'absence totale de doutes ou de regrets face à son passé maintient une certaine distance entre le narrateur et le lecteur, ce dernier doutant de plus en plus de la fiabilité du premier.

Mais le premier chapitre du roman n'aborde pas seulement le caractère problématique du témoignage d'un bourreau, sa fiabilité ou la tentative d'installer un certain *common ground* entre le narrateur et le lecteur ; il présente une autre thématique bien plus implicite : le mélange de genres, ou plutôt la reprise et la modification de certains éléments de la tradition littéraire pour élaborer quelque chose de nouveau – un jeu entre tradition et innovation, entre formes héritées et inventées ou reconfigurées. La première phrase introduit directement le genre testimonial, mais avec les nuances d'un roman historique ou même d'un

²³ LITTELL, *Les Bienveillantes*, 11. Dans la suite de l'article, les références à l'ouvrage seront indiquées entre parenthèses.

documentaire ou d'un reportage entremêlé. Le narrateur qui assume le rôle de témoin se sert de chiffres et de références à des études historiques pour évoquer sa propre implication, ce qui pourrait asseoir sa fiabilité s'il n'y avait pas son statut problématique pendant la guerre et son absence totale de regret. Aussi décide-t-il de raconter sa propre histoire, de sorte que ce qui suit pourrait aussi bien être considéré comme une autobiographie fictive. Ce roman répond aux mots-clés de « Seconde Guerre mondiale », « fiction », « témoignage (fictif) », « fiction de bourreau », « roman de violence », tout cela dans une perspective de *postmemory*, pour utiliser la notion de Marianne Hirsch.²⁴ Ce mélange de genres littéraires suggère qu'un seul genre est incapable de saisir tous les aspects de l'expérience vécue et ouvre déjà plusieurs horizons problématiques pour la lecture du roman. En conséquence, ce roman est intéressant du point de vue des études culturelles se penchant sur la violence du fait de la multitude des types de violence qu'il met en scène – la violence physique collective ou individuelle, la violence culturelle ou sociale, la violence psychologique ou politique – mais aussi de la représentation des traumatismes comme conséquences des expériences violentes subies et surtout des possibilités de les gérer, en même temps que leur représentation littéraire dans l'œuvre de Littell.

Tout d'abord, il faut faire une distinction, chez Aue, entre des situations pré-traumatiques et des situations vraiment traumatisantes qui mènent à un effondrement de ses possibilités d'assumer les expériences vécues. En fait, ces deux types de situation coïncident avec les deux trames principales de l'histoire : le roman entremêle une histoire de famille et l'histoire de la guerre.²⁵ Parmi les facteurs pré-traumatiques, il faut surtout mentionner sa situation familiale plutôt précaire, plus exactement l'absence du père dès son enfance, une relation problématique et haineuse avec sa mère qui aboutit à un matricide, et une relation incestueuse avec sa sœur jumelle Una. Le nom d'Una pourrait ainsi être interprété comme un *telling name*, signe d'une union désirée mais impossible. Ce qui est important dans ce contexte, c'est que le narrateur paraît pouvoir assumer ce vécu, alors que les situations atroces de la guerre conduisent normalement à un trauma et il faut plutôt

²⁴ Cf. HIRSCH, *Family Frames*.

²⁵ Cf. EAGLESTONE, « Avoiding Evil in Perpetrator Fiction », 20.

longtemps pour les assumer, dans l'éventualité que cela soit même possible.

Pendant la guerre, Aue s'occupe d'abord surtout de la préparation d'actions et de leur documentation, mais avec le temps, il doit aussi participer à l'exécution d'autres personnes, surtout des personnes innocentes. Il est conscient des effets que les actions violentes exercent sur les bourreaux eux-mêmes quand il observe ses camarades, commentant leur agressivité ou leur addiction à l'alcool, entre autres. Il note que « [t]uer était une chose terrible ; la réaction des officiers le montrait bien » (101), et ce commentaire signale qu'il ne se considère pas comme faisant partie de ce collectif des officiers, affectés par la violence administrée aux victimes. Bien qu'il décrive les symptômes post-traumatiques dont il a souffert, il ne semble pas établir un lien entre ses propres symptômes ou son propre comportement et ceux des autres. Il remarque seulement le sentiment de perdre pied (cf. 106) ou de rage, « immense, démesurée » (14) qui le mène à des actions absolument brutales. Cependant, le lecteur attentif peut bien interpréter les problèmes de santé d'Aue et ses changements d'humeur et de comportement comme des symptômes post-traumatiques typiques. Il souffre, par exemple, d'une somatisation physique qui prend la forme de problèmes gastro-intestinaux et de nausées (cf. 13 et 15), mais surtout d'intrusion due à des stimuli²⁶ sous la forme de *flashbacks* et de rêves de son enfance dont il souffre pendant la guerre, mais aussi de la guerre au présent. Ces *flashbacks* et hallucinations accompagnent le récit dès le début quand Aue constate :

[M]ais très souvent dans la journée ma tête se met à rugir, sourdement comme un four crématoire. Je parle, je discute, je prends des décisions, comme tout le monde [...] mais [...] sur la place publique, un jour de fête, je vois [...] la liesse de l'après-midi transformée en carnage, le sang ruisselant entre les pavés, les paquets de chair collés aux murs ou projetés à travers les croisées pour atterrir dans la soupe dominicale, j'entends les cris, les gémissements des gens, [...] l'hébétude des survivants. (125)

²⁶ Cf. KUON, « From ‹ Kitsch › to ‹ Splatter › », 38.

Pour lui, ce sont surtout des cauchemars qui l'accompagnent toute sa vie, ou même « un cauchemar de plusieurs années [...] qui, d'une certaine manière, dure encore » (190).

Mais il montre aussi des changements négatifs de cognition et d'humeur, caractéristiques d'un trauma : il paraît souffrir d'une amnésie dissociative quant au matricide et d'une absence totale de sentiments. Il dit de lui-même qu'il est « sorti de la guerre un homme vide, avec seulement de l'amertume » (19). Ce qui est pourtant le plus visible et explicitement lisible, ce sont ses changements de comportement et son agitation car il devient de plus en plus irascible et violent. Cette colère démesurée éclate par exemple quand il rencontre un vieil homme qui joue de l'orgue dans une église et qu'il tue saisi de rage : « Or au lieu de m'apaiser, cette musique ne faisait qu'attiser ma rage, je trouvais ça insoutenable. Je ne pensais à rien, ma tête était vide de tout sauf de cette musique et de la pression noire de ma rage » (855). On pourrait citer plusieurs situations emblématiques d'une rage pareille, presque folle, qui le saisit ; le narrateur lui-même avoue que « vers la fin, j'ai sans doute forcé la limite, mais là je n'étais plus tout à fait moi-même [...] » (749).

Tous ces symptômes se multiplient et deviennent de plus en plus fréquents jusqu'à ce qu'il semble totalement perdu dans un état de rage, d'hallucination (surtout sexuelle) et de folie dont il semble à peine pouvoir s'échapper. On pourrait même dire qu'il devient prisonnier de ses propres symptômes, captif de sa folie dans un monde fait d'hallucinations. Il atteint ce stade pour la première fois après un accident à Stalingrad où il est blessé par une balle qui traverse son crâne. Aue lui-même perçoit la cicatrice sur son front comme un troisième œil à travers lequel il pouvait apercevoir le monde :

Mes yeux s'ouvraient et le monde s'y engouffrait, rugissant, sanglant, vorace, m'éclaboussant, l'intérieur de ma tête d'humeurs et d'excréments. Mon œil pinéal, vagin béant au milieu de mon front, projetait sur ce monde une lumière crue, morne, implacable, et me permettait de lire chaque goutte de sueur, m'assaillaient comme une émotion, le cri d'angoisse infini de l'enfant à tout jamais prisonnier du corps atroce d'un adulte maladroit et incapable, même en tuant, de se venger du fait de vivre. (474)

Cette folie gagne de plus en plus d'intensité, au fur et à mesure que le narrateur est pris dans le vertige des exactions de guerre et de ses

problèmes familiaux et personnels. Elle contamine le récit, en particulier dans la fragmentation de ce dernier. Les ruptures de l'histoire par les multiples *flashbacks*, rêves et hallucinations deviennent tellement nombreuses qu'elles créent une certaine insécurité et un état de désorientation chez le lecteur qui, tout comme le narrateur, ne sait plus exactement différencier entre le monde réel et les rêves et les hallucinations, dans la majorité des cas à caractère pervers, et qui est emporté par ce fleuve de folie et d'hallucinations, tout à fait captivé dans un sens métaphorique. Cette fragmentation du récit par l'insertion d'histoires secondaires se caractérise aussi par une rupture de linéarité ou de la chronologie du récit. Le narrateur construit un réseau complexe d'histoires d'enfance, de jeunesse, de famille et de guerre, jouant avec l'ambiguïté et introduisant des contradictions qui soulignent l'aspect chaotique de son univers.

Conclusion

Les Bienveillantes tente de s'aventurer dans une mémoire « noire » de la Seconde Guerre mondiale, la mémoire d'un bourreau lui-même traumatisé : il s'agit de faire éclater le passé et la mémoire et de relancer la discussion sur la mémoire collective de cette époque en y incluant la perspective d'un bourreau, bien que fictif. Les transgressions formelles et le mélange de genres créent d'une certaine manière une zone au seuil de limites jusqu'à maintenant maintenues, une zone « *in-between* », déplaçant les dites limites et ouvrant de nouveaux horizons. Les transgressions thématiques, c'est-à-dire, dans le cas du roman étudié, les transgressions liées à la violence, les traumatismes qui en résultent et les différentes stratégies d'un *coming-to-terms* reprises dans le roman de Littell, contribuent aussi à un tel déplacement des limites en faisant référence à des mémoires refoulées, offrant ainsi une nouvelle perspective qui se joue entre l'importance du refoulement et la tentative de mettre en mots et en récit ces mémoires pour la société. La littérature, comme on a essayé de démontrer, peut servir de déclencheur pour engager une nouvelle discussion sur ces différentes mémoires et sur les formes littéraires et leurs fonctions dans un tel contexte thématique de violence et de trauma.

Bibliographie

Œuvre

LITTELL, JONATHAN : *Les Bienveillantes*, Paris : Gallimard 2006.

Littérature de recherche

AMERICAN PSYCHIATRIC ASSOCIATION : *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, London / Washington D.C. : American Psychiatric Publishing 52013 [1952].

ANASTASIADIS, ATHANASIOS : « Transgenerational Communication of Traumatic Experiences. Narrating the Past from a Postmemorial Position », *Journal of Literary Theory (JLT)* 6.1 (2010), 124.

BARJONET, AURÉLIE / LIRAN RAZINSKY, (éd.) : *Writing the Holocaust Today. Critical Perspectives on Jonathan Littell's The Kindly Ones*, Amsterdam : Brill / Rodopi 2012.

BOHRER, KARL HEINZ : « Der Skandal einer Imagination des Bösen. Im Rückblick auf *Die Wohlgesinnten* », *Merkur. Deutsche Zeitschrift für europäisches Denken* 65.2 (2011), 129–146.

BRIAND, DENIS : « Max aux enfers. Esquisses < topographiques >... », MURIELLE LUCIE CLEMENT (éd.) : *Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Cambridge : Open Book Publishers 2010, 87–101.

CARUTH, CATHY : « Introduction », idem : *Trauma. Explorations in Memory, Baltimore*, London : John Hopkins UP 1999, 3–12.

CLÉMENT, MURIELLE LUCIE (éd.) : *Les Bienveillantes de Jonathan Littell*, Cambridge : Open Book Publishers 2010.

EAGLESTONE, ROBERT : « Avoiding Evil in Perpetrator Fiction », JENNI ADAMS / SUE VICE (éd.) : *Representing Perpetrators in Holocaust Literature and Film*, London : Valentine Mitchell 2014, 13–25.

EHLERT-BALZER, MARTIN : « Trauma », WOLFGANG MERTENS / BRUNO WALDVOGEL (éd.) : *Handbuch psychoanalytischer Grundbegriffe*, Stuttgart : Kohlhammer 2002, 962–967.

ESTSS (EUROPEAN SOCIETY FOR TRAUMATIC STRESS STUDIES) (a) : « ICD 10 PTSD » [<https://www.estss.org/learn-about-trauma/icd10/> (dernier accès : 30.05.2017)], s.p.

- (b): « Learn about Trauma » [<https://www.estss.org/learn-about-trauma/> (dernier accès : 30.05.2017)], s.p.
- FELDMANN, ALLEN : *Formations of Violence. The Narrative of the Body and Political Terror in Northern Ireland*, Chicago / London : Chicago UP 1991.
- FISCHER, GOTTFRIED / PETER RIEDESSER : *Lehrbuch der Psychotraumatologie*, München / Basel : Reinhardt 1998.
- GARNETT, MARY ANNE : « Official Stories ? Representing the Occupation and Shoah in Recent Prize-Winning French Novels », *Contemporary French and Francophone Studies* 12.3 (2008), 349–356.
- GOLSAN, RICHARD J. : « *Les Bienveillantes* et sa réception critique. Littérature, morale, histoire », MARC DAMBRE (éd.) : *L'Exception et la France contemporaine*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle 2010, 45–56.
- GREEN, BONNIE L. : « Defining Trauma. Terminology and Generic Stressor Dimensions », *Journal of Applied Social Psychology* 20 (1990), 1632–1642.
- GRETHLEIN, JONAS : « S.S. Officers as Tragic Heroes ? Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* and the Narrative Representation of the Shoah », *Style* 44.4 (2010), 566–585.
- GUDEHUS, CHRISTIAN / MICHAELA CHRIST (éd.) : *Gewalt. Ein interdisziplinäres Handbuch*, Stuttgart : J. B. Metzler 2013.
- HECKER, TOBIAS : « Posttraumatische Belastungsstörung », MARKUS ANTONIUS WIRTZ (éd.) : *Dorsch-Lexikon der Psychologie*, Bern : Hogrefe 172017 [1921], 1304–1305.
- HEITMEYER, WILHELM / JOHN HAGAN (éd.) : *Internationales Handbuch der Gewaltforschung*, Wiesbaden : Westdeutscher Verlag 2002.
- HEITMEYER, WILHELM / HANS GEORG SOEFFNER (éd.) : *Gewalt. Entwicklungen, Strukturen, Analyseprobleme*, Frankfurt am Main : Suhrkamp 2004.
- HIRSCH, MARIANNE : *Family Frames. Photography, Narrative and Postmemory*, Cambridge, MA : Harvard UP 1997.
- HÜGLI, ANTON / JOACHIM KÜCHENHOFF / UELI MÄDER (éd.) : *Gewalt. Ursachen, Formen, Prävention*, Gießen : Psychosozial-Verlag 2005.
- HUSSON, EDOUARD : *Les Complaisantes. Jonathan Littell et l'écriture du mal*, Paris : de Guibert 2007.

- HUTTON, MARGARET-ANNE : « Jonathan Littell's *Les Bienveillantes*. Ethics, Aesthetics and the Subject of Judgement », *Modern & Contemporary France* 18.1 (2010), 1–15.
- KOLOMA BECK, TERESA / KLAUS SCHLICHTÉ (éd.) : *Theorien der Gewalt zur Einführung*, Hamburg : Junius 2014.
- KUON, PETER : « From < Kitsch > to < Splatter >. The Aesthetics of Violence in *The Kindly Ones* », AURÉLIE BARJONET / LIRAN RAZINSKY (éd.) : *Writing the Holocaust today. Critical perspectives on Jonathan Littell's The Kindly Ones*, Amsterdam : Rodopi 2012, 33–47.
- LA CAPRA, DOMINICK : *History and Memory after Auschwitz*, Ithaca / London : Cornell UP 1998.
- LACOSTE, CHARLOTTE : *Séductions du bourreau. Négation des victimes*, Paris : PUF 2010.
- LEMONIER, MARC : *Les Bienveillantes décryptées. Carnet de notes*, Paris : Pré aux Clercs 2007.
- LORKE, BEATE : « Traumatheorie, psychoanalytische », MARKUS ANTONIUS WIRTZ (éd.) : *Dorsch-Lexikon der Psychologie*, Bern : Hogrefe 172017 [1921], 1726–1727.
- MACNAIR, RACHEL : *Perpetration-Induced Traumatic Stress. The Psychological Consequences of Killing*, London : Greenwood 2002.
- MAERCKER, ANDREAS : « Erscheinungsbild, Erklärungsansätze und Therapieforschung », idem : *Therapie der posttraumatischen Belastungsstörungen*, Berlin : Springer 1997, 3–49.
- « Symptomatik, Klassifikation und Epidemiologie », idem : *Posttraumatische Belastungsstörungen*, Berlin : Springer 42013 [1997], 13–34.
- MCGLOTHLIN, ERIN : « Narrative Perspective and the Holocaust Perpetrator. Edgard Hilsenrath's *The Nazi and the Barber* and Jonathan Littell's *The Kindly Ones* », JENNI ADAMS (éd.) : *The Bloomsbury Companion to Holocaust Literature*, London / New York : Bloomsbury 2014, 159–179.
- POPITZ, HEINRICH : *Phänomene der Macht*, Tübingen : Mohr 32004 [1986].
- RASSON, LUC : « Quand le nazi parle contre lui-même. À propos des *Bienveillantes* », idem : *Paroles de salauds. Max Aue et cie*, Amsterdam : Rodopi 2013, 81–92.

- RAZINSKY, LIRAN : « Not the Witness We Wished For. Testimony in Jonathan Littell's *Kindly Ones* », *Modern Languages Quarterly* 71.2 (2010), 175–196.
- RUEDA, MARÍA HELENA : *La Violencia y sus huellas. Una mirada desde la narrativa colombiana*, Madrid / Frankfurt am Main : Iberoamericana / Vervuert 2011.
- SCHMIDT, LOTHAR : « Somatisierungsstörungen », MARKUS ANTONIUS WIRTZ (éd.) : *Dorsch-Lexikon der Psychologie*, Bern : Hogrefe 172017 [1921], 1568.
- SEIDLER, GÜNTHER : « Einleitung. Geschichte der Psychotraumatologie », ANDREAS MAERCKER (éd.) : *Posttraumatische Belastungsstörungen*, Berlin : Springer 42013 [1997], 3–12.
- SULEIMAN, SUSAN RUBIN : « Quand le bourreau devient le témoin. Réflexion sur *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell », RICHARD J. GOLSAN / MARC DAMBRE (éd.) : *L'Exception et la France contemporaine. Histoire, imaginaire, littérature*, Paris : Sorbonne Nouvelle 2010, 31–44.
- THEWELEIT, KLAUS : « On the German Reaction to Jonathan Littell's *Les Bienveillantes* », *New German Critique* 106, 36.1 (2009), 21–34.
- VON KOPPENFELS, MARTIN : *Schwarzer Peter. Der Fall Littell, die Leser und die Täter*, Göttingen : Wallstein 2012.